



45^e édition

ORIZA HIRATA

Gens de Séoul 1909 / Gens de Séoul 1919

T2G - Théâtre de Gennevilliers – Du 8 au 14 novembre 2016
L'apostrophe - Théâtre des Louvrais / Pontoise – 17 et 18 novembre 2016

Service de presse : Christine Delterme, Guillaume Poupin
Assistante : Alice Marrey
Tél : 01 53 45 17 13 | Fax : 01 53 45 17 01
c.delterme@festival-automne.com
g.poupin@festival-automne.com
assistant.presse@festival-automne.com

PRESSE

ORIZA HIRATA

Gens de Séoul 1909 / Gens de Séoul 1919
45^e édition – Festival d'Automne à Paris

15 ARTICLES

Time Out.fr – Lundi 29 août 2016

Time Out.fr – Mardi 6 septembre 2016

Historia – Novembre 2016

La Terrasse – Novembre 2016

Les 5 pièces.com – Novembre 2016

Syndicat National des Enseignements de Second degré.edu – Mardi 8 novembre 2016

Culturopoing.com – Mercredi 9 novembre 2016

Hottello théâtre.com – Jeudi 10 novembre 2016

Opéra critiques.fr – Vendredi 11 novembre 2016

Attractions-visuelles.com – Dimanche 13 novembre 2016

Les 5 pièces.com – Lundi 14 novembre 2016

Marsupilamima.fr – Lundi 14 novembre 2016

Mediapart.fr – Lundi 14 novembre 2016

Io Gazette n°44 – Jeudi 17 novembre 2016

Le Monde – Vendredi 18 novembre 2016

Festival d'Automne 2016

Du 7 septembre au 31 décembre : quatre mois de spectacles vivants en Ile-de-France



1/2

Plus de soixante manifestations entre musique, théâtre, danse, cinéma et arts plastiques dispersées aux quatre coins de la capitale : si on ne voyait pas les premières feuilles se détacher des arbres, on se croirait presque à Avignon.

Cartographie du théâtre contemporain

Pour sa 45e édition, le festival d'Emmanuel Demarcy-Mota a mis les petits plats dans les grands avec pas moins de 42 partenaires de toute la région (de Cergy à Tremblay-en-France en passant par Brétigny) mais aussi proposant non pas un mais trois invités d'honneur.

Trois portraits

Le Festival d'Automne permettra donc aux Franciliens d'applaudir trois oeuvres signées Krystian Lupa : 'Des arbres à abattre', 'Place des héros' et 'Déjeuner chez Wittgenstein'. Trois pièces écrites par Thomas Bernhard et qui feront le sel du festival. En danse, c'est Lucinda Childs que l'on pourra (re)découvrir grâce à cinq pièces dont le magnifique 'Available Lights'. Enfin, le troisième portrait s'aventurera quant à lui du côté de la musique avec trois propositions autour de Ramon Lazkano.

L'occasion de découvrir encore et toujours ce qui fait battre le coeur du spectacle vivant contemporain : des spectacles de douze oeuvres, du Shakespeare réinventé et de la poésie, beaucoup de poésie.

Nos coups de cœur Festival d'Automne 2016



Poil de carotte

Après s'être emparée de 'Cuore', Silva Costa, jeune Italienne à l'ascension fulgurante, s'inspire librement d'un autre grand classique pour enfants, quelque peu délaissé des metteurs en scène : le célèbre 'Poil de carotte' de Jules Renard. Ce récit retrace par le biais de souvenirs disparate l'histoire d'un petit garçon mal-aimé aux cheveux roux, délaissé par sa famille et indigné par l'injustice de la vie. Pour ce faire, si les spectateurs sont d'abord invités dans un espace réaliste, dans l'étable de la famille Lepic au milieu des animaux et de bottes de paille, ils plongeront ensuite, tel dans un album photo, dans une immersion peuplée de souvenirs fugaces faisant la part belle « aux formes et sensations de nos images mentales ».



Bouchra Ouizguen - Corbeaux

Une expérience. Voilà le mot qui nous vient en tête pour décrire 'Corbeaux', le dernier spectacle de la chorégraphe marocaine Bouchra Ouizguen. Comme dans ses précédentes créations, la femme collabore avec les Aïtas, danseuses originaires de Marrakech, accoutrées cette fois-ci en noir, qui se déplacent sur et en-dehors de la scène pour imposer discrètement leur présence. Les femmes de tous âges ou presque enchaînent ensuite les cris lancinants et les rythmes saccadés, directement inspirés de la transe marocaine, et brisent au passage toute notion d'espace et de temps. Une pièce qui semble à la fois mystique et déroutante, expérimentale et contemporaine. Dans tous les cas, nous on est plus qu'intrigués.



Available Light

Pour la 45e édition du Festival d'Automne, la talentueuse chorégraphe de danse postmoderne américaine Lucinda Childs poursuit son retour aux sources et restaure une pièce qui a marqué sa carrière, 'Available Light'. Comme 'Dance', présentée dans le cadre du même festival l'an passé, 'Available Light' fait écho à l'esprit de collaboration, creuset du mouvement postmoderne né vingt ans plus tôt au Judson Dance Theater, tout en s'adaptant à son public actuel. Décor constructiviste à deux niveaux, partition symphonique de John Adams, dialogues chorégraphiques et quête de clarté, Lucinda Childs nous offre un spectacle structurel tout aussi personnalisé qu'intemporel.



The Evening

Inspiré de la Divine Comédie de Dante, cette pièce sous forme de triptyque interprétée par des comédiens américains met en scène trois personnages (une serveuse de bar, un boxeur et un entraîneur véreux) qui discutent ensemble de leurs vies respectives tandis qu'un groupe de rock sur scène rythme leur conversation. Les dialogues se mêlent alors aux mélodies, aussi bien dans le son que dans le propos. La réalité théâtrale et la réalité scénique se brouillent devant les spectateurs et en pleine conscience des personnages qui alimentent la confusion avec la strate du rêve.



Robyn Orlin - And so you see...

D'un côté, il y a Robyn Orlin, artiste sud-africaine sans limite qui oscille aisément entre le théâtre, l'opéra et les murs d'un musée. De l'autre, Albert Ibokwe Khoza, jeune danseur, chrétien et homosexuel de Johannesburg. Entre les deux, il y a la même volonté d'interroger en permanence les habitants de leurs pays sur des questions résolument politiques. Autant dire que de voir les deux travailler ensemble n'est pas très surprenant. Et de politique, ce spectacle qui les associe en est gorgé. Khoza y interprète une créature à peau bleue parée d'une robe jaune, au milieu de paysages ou de personnages en arrière-plan.



N'kenguegi

Après 'Le Socle des vertiges' et 'Shéda', 'N'kenguegi' est le dernier volet de la trilogie entamée il y a quelques années par le formidable Dieudonné Niangouna. Dans une vaste fresque spatio-temporelle, l'homme navigue entre plusieurs angles de vue, d'un continent à l'autre, et nous présente une ribambelle de personnages comme les acteurs d'un théâtre dans le théâtre, des émigrés qui atterrissent dans des soirées mondaines parisiennes, un individu seul sur une barque ou un voyageur dont le rêve a été volé. Le tout dans un but : faire entendre la douleur de ceux qui subissent la violence de ce monde.



Noé Soulier - Deaf Sound

S'il y a foule de spectacles séduisants durant ce Festival d'Automne à Paris, 'Deaf Sound' est définitivement l'un des plus intéressants et originaux. Le chorégraphe Noé Soulier, à qui l'on doit 'Royaume des ombres' ou 'Signe blanc', est ici bien épaulé par Jeffrey Mansfield, architecte et non-entendant, pour tenter d'explorer la perception des sons par les sourds en menant une enquête sur la façon d'entendre et d'exprimer l'audible. Pour cela, les deux hommes ont fixé « des paramètres et des qualités matériels permettant de baliser ce que ressentent ces personnes à l'écoute des sons ».



Gens de Séoul 1919

C'est une « star » dans le monde du théâtre. L'un des metteurs en scène les plus influents de l'avant-garde japonaise débarque au théâtre de Gennevilliers dans le cadre du Festival d'Automne à Paris. Oriza Hirata présentera dès le 8 novembre les 'Gens de Séoul', pièce qui nous plonge dans un intérieur bourgeois de la capitale coréenne en plein début du XXe siècle. L'homme y dresse en deux temps le portrait d'une famille d'expatriés japonaise : d'abord en 1909, un an avant la colonisation de la Corée par le pays du Soleil Levant ; puis en 1919, époque où le peuple coréen décide plus que jamais de se manifester contre les Japonais pour obtenir son indépendance.



Antonija Livingstone, Nadia Lauro - Etudes hérétiques 1-7

Elles sont deux. Deux esprits dandy féministes, deux adeptes des projets performatifs. La première c'est Antonija Livingstone, artiste indépendante et autodidacte vivant entre Montréal et Berlin. La seconde c'est Nadia Lauro, scénographe habituée des espaces tout terrain (architecture du paysage, musées, scènes...) et invitée régulière du Festival d'Automne à Paris. Le gouvernement des deux forme ce nouveau projet présenté qui réanime le symposium, format permettant « la sagesse et la culture d'une citoyenneté pleine d'entrain, » et qui met en scène un banquet version hérétique en sept temps.



Place des Héros


★★★★★ Recommandé

L'été dernier déjà, le metteur en scène polonais Krystian Lupa faisait avec 'Des arbres à abattre' de Thomas Bernhard un pied de nez au théâtre faussement subversif qui dominait la 69e édition du festival d'Avignon. Il récidive cette année avec 'Place des héros' - « Heldenplatz », de son titre original - du même auteur, au sein d'un festival qu'Olivier Py a souhaité placer sous le signe de la révolte. Et qui, à quelques exceptions près - la fable politique 'Tristesses' de Anne-Cécile Vandalem, surtout -, fut beaucoup plus lisse que prévu.

Que voir au théâtre en novembre ?

Tous les spectacles à voir à Paris en novembre 2016

Gens de Séoul 1919

Théâtre  samedi 12 novembre 2016 - lundi 14 novembre 2016



C'est une « star » dans le monde du théâtre. L'un des metteurs en scène les plus influents de l'avant-garde japonaise débarque au théâtre de Gennevilliers dans le cadre du Festival d'Automne à Paris. Oriza Hirata présentera dès le 8 novembre les 'Gens de Séoul', pièce qui nous plonge dans un intérieur bourgeois de la capitale coréenne en plein début du XXe siècle. L'homme y dresse en deux temps le portrait d'une famille d'expatriés japonaise : d'abord en 1909, un an avant la colonisation de la Corée par le pays du Soleil Levant ; puis en 1919, époque où le peuple coréen décide plus que jamais de se manifester contre les Japonais pour obtenir son indépendance.

Mais derrière cette histoire en toile de fond, se cache un autre sujet, bien plus universel : celui de l'absurdité du sentiment de supériorité. Car en nous plongeant dans le quotidien et l'intimité de cette famille, qu'on ne quitte jamais, Hirata déploie les mécanismes inconscients de la domination à tous les niveaux, entre le maître et les domestiques, les colons et les colonisés, les parents et les enfants, les hommes et les femmes. Une pièce en deux temps qui ne manque pas d'humour. Et qui vous permettra de découvrir, si ce n'est pas encore fait, le travail de l'inventeur du « théâtre tranquille ».

PAR HOUSSINE BOUCHAMA

PUBLIÉ : MARDI 6 SEPTEMBRE 2016

Écrans

THÉÂTRE OCCUPATION JAPONAISE

RENDEZ-VOUS DANS DIX ANS



MATIN CALME. La colonisation étudiée dans le cadre feutré d'un salon bourgeois.

Le Japon occupa la Corée de 1910 à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Hirata, metteur en scène d'avant-garde, observe l'Histoire en orfèvre méticuleux, à travers le prisme du quotidien d'une famille. 1909, peu avant la colonisation, les rapports hommes-femmes, maîtres-domestiques, Japonais-Coréens sont jaugés dans des plans-séquences dignes de son maître, le cinéaste Ozu. Domination et discrimination se révèlent mieux dans un intérieur bourgeois, autour d'une tasse de thé, que dans tout discours pompeux. L'incompréhension du petit peuple par les colons explose dans le huis clos tranquille de la banalité des conversations. 1919, 1^{er} mars, même lieu, même famille, pendant le soulèvement coréen. Les colons dévoilent, en la légitimant, l'absurdité de leur incompréhension des Coréens. Hirata dénonce, avec une indulgence que d'aucuns ont pris à tort pour une justification de la colonisation alors qu'il ne fait qu'observer, pour laisser au spectateur le choix de son propre jugement. Un timing précis, rythmé par les silences, sublime le tempo propre et cher à l'auteur comme à la langue japonaise. **ÉVELYNE SELLÉS-FISCHER**

■ **Gens de Séoul 1909 et Gens de Séoul 1919**, texte et mise en scène d'Oriza Hirata, T2G à Gennevilliers : *Gens de Séoul 1909*, du 8 au 10 nov. ; *Gens de Séoul 1919*, du 12 au 14 novembre. L'Apostrophe, à Pontoise : *1909*, le 17 nov., et *1919*, le 18 nov.

T2G, THÉÂTRE DE GENNEVILLIERS
TEXTE ET MISE EN SCÈNE ORIZA HIRATA

GENS DE SÉOUL 1909 / GENS DE SÉOUL 1919

L'auteur et metteur en scène Oriza Hirata présente les deux premiers volets de son cycle *Gens de Séoul*.



© Tsukasa Aoki

Gens de Séoul 1909 d'Oriza Hirata.

Dans les deux pièces qu'il met en scène au Théâtre de Gennevilliers, Oriza Hirata suit l'existence des Shinozaki, une famille de colons japonais installés en Corée, au début du XX^e siècle. « Dans *Gens de Séoul 1909*, explique l'auteur et metteur en scène, l'action se déroule un an avant l'accomplissement de la colonisation de la Corée

par le Japon. À cette époque, presque tous les Japonais étaient persuadés que cette colonisation serait bienfaisante, y compris pour la Corée. Dans *Gens de Séoul 1919*, en revanche, ils vivaient la période la plus dure de la colonisation. Si les colons continuaient à croire à la légitimité de leur occupation, ils ressentaient naturellement un climat sinistre. » À dix ans d'intervalle, c'est le quotidien vu à travers le prisme des petites choses qui nous est montré. Ici, pas de grandes analyses socio-politiques, mais le cours des jours qui laisse deviner le destin des peuples. C'est là toute la force du « théâtre tranquille » d'Oriza Hirata : croquer l'ordinaire de la vie pour révéler les perspectives qui le dépassent. **M. Piolat Soleymat**

T2G, Théâtre de Gennevilliers, Centre dramatique national de création contemporaine,
41 av. des Grésillons, 92230 Gennevilliers.

Du 8 au 10 novembre 2016 (*Gens de Séoul 1909*).

Du 12 au 14 novembre 2016 (*Gens de Séoul 1919*).

Le mardi et jeudi à 19h30; le lundi, mercredi et samedi 20h30; le dimanche à 15h.

Spectacle en japonais, surtitré en français.

Tél. 01 41 32 26 26 et 01 53 45 17 17.

www.theatre2gennevilliers.com

Également le 17 novembre 2016 (*Gens de Séoul 1909*) et le 18 novembre (*Gens de Séoul 1919*)

à L'apostrophe, Théâtre des Louvrais.

« Gens de Séoul 1909 » de Oriza Hirata

Du 8 au 10 novembre 2016



NOTRE AVIS : UNE RÉUSSITE

Avec *Gens de Séoul 1909*, le discret metteur en scène Oriza Hirata nous fait pénétrer le quotidien d'une – apparemment charmante – famille de colons japonais le temps d'une après-midi.

“

Il ne peut y avoir de littérature coréenne.



La pièce en bref

Le théâtre d'Oriza Hirata a des faux airs de celui de Tchekhov, tant il vous plonge instantanément dans un état de calme et d'ennui jubilatoire. En entrant dans la salle, le spectacle semble déjà avoir commencé. Assis autour d'une table, deux hommes échangent quelques propos banals, avant d'être rejoints par d'autres membres de la famille. On boit du thé et suçote de la pâte de haricot rouge en devisant sur la Corée, ses habitants, et ce Japon laissé derrière eux. Car contrairement à ce que le titre pourrait laisser entendre, ces « Gens de Séoul », incarnés ici par la famille Shinozaki, sont les dignes représentants d'une politique d'expansion coloniale entreprise par le Japon suite à la victoire contre les Russes remportée quatre ans plus tôt.

Si l'on oublie l'arrivée puis la disparition soudaine d'un mystérieux illusionniste, il ne se passe somme toute pas grand-chose entre les quatre murs de cet intérieur bourgeois du début du siècle. Se dégage pourtant au fil de leurs échanges une réalité bien moins idyllique qu'elle n'en a l'air : petites frustrations, désirs de s'enfuir et pointes de racisme ordinaire égayent leur quotidien, tout en leur permettant de se distinguer d'un peuple qu'il ne parvienne pas véritablement à aimer.



Alicia Dorey

Co-fondateur

Va au théâtre 7 fois par semaine

Les 5 pièces.com – Novembre 2016 (Suite de l'article)



ON A AIMÉ

- L'adolescente attendant un prétendant qui ne viendra jamais (ou peut-être dans *Gens de Séoul 1919*?)
- Ne pas toujours savoir distinguer les personnages coréens des japonais. Troublant, dans un spectacle sur le racisme.



ON A MOINS AIMÉ

- Devoir garder un œil sur les sur-titres tout en gardant l'autre sur la scène. Périlleux, et pas forcément sexy.



AVEC QUI FAUT-IL Y ALLER ?

- Un anticolonialiste sur le déclin.
- Un amateur de Tchekhov en mal d'exotisme.



ALLEZ-Y SI VOUS AIMEZ

- Vous sentir cotonneux.
- Les dimanches après-midis.

Infos pratiques



Mise en scène
Oriza Hirata



Dates
8 au 10 nov. 2016



Horaire
19h30 (mar-mer)
20h30 (jeu)



Durée
1h30



Adresse
Théâtre de
Gennevilliers
41 avenue des
Grésillons
Gennevilliers



Avec
Kenji Yamauchi, Hiroko Matsuda, Hideki
Nagai, Mizuho Tamura, Ruriko Temmyo,
Kenichi Akiyama, Yukiko Kizaki, Kumi Hyodo,
Hiroshi Ota, Suhkye Shin, Reiko Tahara,
Tadashi Otake, Madoka Murai, Masayuki
Yamamoto, Yuri Ogino, Natsuko Hori, Taichi
Ishimatsu, Minami Inoue



Prix
-30 ans : 11€
+30 ans : 22€

Actualité théâtrale

**Du 8 au 10 novembre puis du 12 au 14 novembre
au Théâtre de Gennevilliers**

« Gens de Séoul 1909 » ; « Gens de Séoul 1919 »

mardi 8 novembre 2016

Dans ces deux pièces emblématiques d'Oriza Hirata, le grand dramaturge japonais, on suit le quotidien d'une famille japonaise vivant à Séoul en exploitant une papeterie qui lui assure des revenus confortables. Le premier acte se situe à l'été 1909, un an avant l'annexion de la Corée par le Japon qui, après sa victoire sur la Russie en 1905, poursuit une politique d'expansion coloniale. Sous leurs airs sympathiques, les membres de cette famille se montrent des colons arrogants. Le second acte les retrouve dix ans après, le 1er mars 1919, jour de la naissance du mouvement pour l'indépendance de la Corée. Le climat de la première pièce est plutôt insouciant et c'est à travers les conversations anodines au sein de la famille que transparait le mépris que ses membres éprouvent vis-à-vis de leurs domestiques et voisins coréens. En 1919 c'est encore à travers leurs conversations, tout aussi faussement anodines, que l'on entend la révolte gronder, une révolte qu'ils sont incapables de comprendre tout comme ils n'ont aucune conscience de la violence de la répression. Convaincus de leur bon droit ils continuent leur vie comme si rien ne se passait, ce qui donne à la pièce un aspect relativement comique.



© Tsukasa Aoki

Syndicat National des Enseignements de Second degré.edu Mardi 8 novembre 2016

La marque de fabrique du dramaturge, qui considère le grand cinéaste Ozu comme son père spirituel, est de centrer son propos sur la vie quotidienne pour faire apparaître la toile historique qui la sous-tend. En écrivant ces deux pièces, il avait à l'esprit *Les Buddenbrook* de Thomas Mann dont il avait été nourri enfant par un père lui-même écrivain. Dans un Japon qui n'a pas fait acte de contrition à l'égard de la Corée et se considère plutôt comme une victime de la guerre en raison de l'usage de l'arme nucléaire à son encontre, les deux pièces avaient été accueillies fraîchement lors de leur création dans les années 1990. Depuis les deux pièces ont été jouées un peu partout dans le monde et leur succès ne s'est pas démenti. Considéré comme l'inventeur du « théâtre tranquille », un théâtre qui met l'accent sur le quotidien plutôt que sur l'exceptionnel, Oriza Hirata réussit à trouver l'équilibre entre les préoccupations quotidiennes et les enjeux sociaux et économiques qui forment l'arrière-plan historique. Interprétées en japonais, séquencées par de nombreuses entrées et sorties ces deux pièces sont l'occasion de découvrir un auteur japonais contemporain majeur.

Micheline Rousselet

Gens de Séoul 1909, le mardi 8 et le vendredi 10 novembre à 19h30, le mercredi 9 à 20h30

Gens de Séoul 1919, le samedi 12 et le lundi 14 novembre à 20h30, le dimanche 13 à 15h

Théâtre de Gennevilliers

41 avenue des Grésillons, 92230 Gennevilliers

Réservations ([partenariat Réduc'snes](#) tarifs réduits aux syndiqués Snes mais sur réservation impérative) : 01 41 32 26 26

www.theatredegennevilliers.com



09

« Gens de Séoul 1909 / 1919 », m.e.s. Oriza Hirata

nov
2016

Par Alban Orsini

Dans Scènes/expos, Théâtre

Par : Oriza Hirata

◆ Corée, Japon, Oriza Hirata

Approcher au plus près le quotidien d'une famille japonaise à Séoul au début du XXe siècle, le pari réussi d'Oriza Hirata

Nous avons laissé Oriza Hirata en 2012 avec ses robots dans « [Sayonara ver.2](#) » et « [Les Trois Sœurs Ver. Androïde](#) », nous le retrouvons aujourd'hui avec une fresque historique de forme plus classique à découvrir en plusieurs volets (5 existent, 2 seront donnés).

« Je me considère comme un écrivain extrêmement classique. Mon père était lui aussi écrivain mais peu connu ; mon grand-père était médecin et poète, comme Tchekhov. Pour eux, « littérature » signifiait Maupassant, Thomas Mann ou Tchekhov, tous ces écrivains qui portent en eux l'atmosphère du XIXe siècle. Quant à moi, j'ai été élevé pour devenir romancier, puis je me suis fait auteur théâtral un peu par hasard ; mais il reste au fond de moi ces œuvres que je lisais, ou plutôt qu'on me faisait lire, dans mon adolescence. Je m'intéresse également à la figure d'une « famille qui périt doucement » décrite par Tchekhov ou Thomas Mann », Oriza Hirata à propos de Gens de Séoul (propos recueillis par Mélanue Drouère, dossier de presse).



(c) Tsukasa Aoki

Gens de Séoul 1909 s'installe dans le quotidien d'une famille japonaise installée en Corée lors de l'occupation de cette dernière par la puissance nippone. Se déployant autour d'une seule table, le spectacle nous fait partager la vie de cette famille dans ce qu'elle a de plus simple à offrir. Point de rebondissements ou bien de drames à outrance, le temps s'étire ici de manière sereine, à peine perturbée par l'arrivée d'un illusionniste et l'attente d'un homme que nous ne verrons jamais. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si Oriza Hirata est considéré comme le créateur du « **Théâtre Paisible** », un théâtre qui impose un temps particulier à la scène, celui du calme et de l'apaisement contre celui, plus occidental, de la frénésie.

« Au Japon, le théâtre moderne est parti de l'imitation du théâtre occidental. Mais il faut savoir que, nous, les Japonais, ne parlons pas de la même manière que les occidentaux : nous sommes différents sur le plan de la structure même de la logique de communication. Ce que j'ai réalisé, c'est avant tout de saisir le caractère singulier de la langue japonaise et d'écrire dans un japonais parlé, ce qui, malgré les apparences, s'avérait extrêmement ardu dans ce contexte. D'autre part, j'ai toujours tenté de capturer des événements de la vie quotidienne qui nous semblent au premier regard insignifiants, plutôt que d'écrire sur des moments exceptionnels de la vie. Tout cela a contribué à rendre mon théâtre plus « calme » que les théâtres préexistants », Oriza Hirata à propos de Gens de Séoul (propos recueillis par Mélanue Drouère, dossier de presse).

Sténographiquement, l'espace est propre et précis : une table, des chaises, le tout posé sur une structure en bois. Des sortes de jalousies elles-aussi en bois délimitent un écrin qui tombe du plafond. Rien ne déborde.



(c) Tsukasa Aoki

Il est passionnant de voir dans les gestes mêmes des comédiens les rapports de force qui se tissent entre les personnages et ce qu'ils cristallisent : les patriarches règnent en maître sur toute la famille alors que les domestiques coréens se retrouvent dans une position étrange et bancal, tout à la fois invités à la table des colons sans pour autant faire véritablement partie du groupe. La question de savoir comment différencier physiquement un coréen d'un japonais revient ainsi très souvent dans la conversation sans que cette interrogation ne choque plus que ça. L'arrogance rampante dans uns se tapit alors dans les plinthes de la soumission des autres sans jamais s'exprimer frontalement, et dans un sens, c'est bien pire lorsque l'ignoble devient à ce point familial.

« Comme vous le savez, le Japon n'a pas autant avancé dans son devoir de mémoire que l'Allemagne, ni sur le plan gouvernemental, ni dans la sphère privée. Par conséquent, ces deux pièces n'ont pas été très bien reçues par le grand public. Le Japon est si traumatisé par la mémoire de sa défaite, notamment par ce qu'il a vécu vers la fin (les deux bombes atomiques), que les peuples ont tendance à se comporter, non comme des auteurs, mais comme des victimes de guerre. Et il en va de même de la littérature. Mes deux spectacles sont, de ce point de vue, très atypiques, et c'est pourquoi personne ne les a compris lors de leur création. Pourtant, c'est ce même atypisme qui a contribué, bien plus tard, à intriguer les gens », Oriza Hirata à propos de Gens de Séoul (propos recueillis par Mélanue Drouère, dossier de presse).

Drôle, attachante autant qu'atypique, la pièce Gens de Séoul (1909 et 1919) déploie avec tendresse une galerie de personnages sans pour autant sombrer dans la caricature. C'est précis, joyeusement décalé. Comme toujours avec Oriza Hirata : du grand art en dentelles.

Les deux spectacles Gens de Séoul 1909 et Gens de Séoul 1919 sont découvrir jusqu'au 14 novembre au [Théâtre de Gennevilliers](#).

Gens de Séoul 1909, texte et mise en scène de Oriza Hirata, traduction en français Rose-Marie Makina-Fayolle (Éditions Les Solitaires intempestifs) – Festival d'Automne à Paris – spectacle en japonais surtitré en français.

Crédit photo : Tsukasa Aoki



Gens de Séoul 1909, texte et mise en scène de **Oriza Hirata**, traduction en français **Rose-Marie Makina-Fayolle** (Éditions **Les Solitaires intempestifs**)- Festival d'Automne à Paris – spectacle en japonais surtitré en français.

Gens de Séoul 1909 est le premier volet d'une trilogie qui se compose de trois pièces : se lit à travers plusieurs générations l'évolution d'une famille d'expatriés japonais, les Shinozaki, propriétaires d'une papeterie en plein cœur de Séoul. L'action se déroule un an avant la colonisation de la Corée par le Japon

Gens de Séoul 1909 présente la vie quotidienne d'une famille japonaise dans la capitale coréenne, le temps d'un après-midi languissant de l'été 1909.

À travers la pièce, l'auteur et metteur en scène japonais Oriza Hirata dont l'œuvre est appréciée en France, accueillie depuis longtemps par le Festival d'Automne et déjà régulièrement montée par nombre de metteurs en scène français – Frédéric Fisbach, Laurent Gutmann, Arnaud Meunier ... – jette avec une belle lumière les bases d'une dramaturgie contemporaine qui laisse affleurer – sans mot dire, si ce ne sont allusions discrètes et comme anodines – l'arrogance invouée du Japon colonial.

Un intérieur bourgeois du début du XX^e siècle, avec sa salle à manger – longue table conviviale où chacun peut s'asseoir sur une demi-douzaine de chaises.

Des panneaux et stores de bois vernis à la japonaise signent l'ambiance nippone, tandis que les allées et venues des domestiques coréennes, de la salle à manger à la cuisine, rythment la respiration de la maison de maître – autorité et assurance.

Là prennent place les membres d'une famille traditionnelle qui se désagrège peu à peu, tout en mangeant petits gâteaux, pâte de fruits et buvant du thé à n'en plus finir.

Une des filles de la maison attend un ancien camarade d'école japonais qui vient de Tokyo pour la revoir. Peut-être un prétendant qui vient demander sa main ?

Hottello théâtre.com – Jeudi 10 novembre 2016 (Suite de l'article)

La seconde épouse japonaise du fils aîné ne s'adapte que peu à la Corée et à son alimentation, apprend-on de la conversation des domestiques.

Ce sont les servantes qui investissent l'âme du lieu ; elles ont appris le japonais avec le temps – la langue de leurs maîtres –, en retour l'apprentissage pour ceux-ci de cette autre langue – le coréen – a été vécu comme âpre. Les colons, quoiqu'ils disent, résistent à la reconnaissance du verbe de ceux qui sont « occupés », selon le double sens, « affairés » de par leur condition sociale et « colonisés » par l'occupant.

L'une des servantes coréennes, Fukushima, note la réaction de l'une de ses compatriotes : « ... quand je lui ai dit qu'à la maison, on prend le thé tous ensemble, comme ça, la demoiselle avec les employés coréens, elle a été étonnée... »

De son côté, Aiko, la fille aînée qui parle avec les domestiques, estime que si tous les êtres sont plus ou moins littéraires, ils le sont tous, un témoignage d'humanisme.

Et quand Fukushima s'interroge, Aiko lui répond que tous les hommes sont pareils :

« Et la langue, c'est la culture n'est-ce pas. Si on leur offre la culture, les gens de n'importe quel pays peuvent avoir une littérature. Même les Coréens. »

Le temps de ces échanges et réparties qui en disent long sur l'état d'esprit des conquérants, de petits événements se préparent implicitement qui cassent l'ordre initial traditionnel : l'un des frères de la maisonnée prétend vouloir émigrer en Mandchourie ; on apprend qu'il cache aux siens sa liaison avec une Coréenne avec laquelle il doit fuir à Saint-Pétersbourg. Un autre fils fait une fugue avec une domestique coréenne encore qui d'ailleurs a appris et parle le japonais.

À travers les répliques des personnages fort brèves, qui déploient un matériau inversement proportionnel et riche de non-dits et de sous-entendus qui aiguillonnent et sollicitent l'imaginaire du spectateur, l'écriture économe de Oriza Hirata révèle les zones d'ombre de notre époque, tout en naviguant entre passé, présent et futur.

Cette contemporanéité projette un futur sans rupture unilatérale avec le passé.

Timing, rythme, ruptures, variations, répétitions ..., l'écriture de Oriza Hirata fait entendre le vide ou bien un silence bruyant ; elle déploie l'imaginaire japonais ou bien coréen à travers l'évocation d'un bestiaire singulier – pieuvres, chats, baleines, et leur symbolique – et celle de plats traditionnels culinaires coréens ou japonais.

La représentation est précise, astucieuse et souriante à la fois, dégageant une grâce un peu désuète dans les salutations élégantes, traditionnelles et répétitives, et cette façon de parler de tout et de rien sans rien y toucher, alors que l'essentiel est dit.

Véronique Hotte

T2G – Théâtre de Gennevilliers (L'Apostrophe – festival d'Automne à Paris)

Gens de Séoul 1909, du 8 au 10 novembre, **Gens de Séoul 1919**, du 12 au 14 novembre. Tél : 01 41 32 26 26

Carnets sur sol

HIRATA Oriza – Gens de Séoul 1909 – l'art de la conversation

Par DavidLeMarrec, vendredi 11 novembre 2016 à :: [Au théâtre](#) :: #2869 :: [rss](#)

Le sujet :

Une famille de colons japonais (ici en 1909, mais il existe une seconde pièce qui se déroule en 1919) discute dans sa maison coréenne.

La forme :

La conversation « naturelle ». Peu d'événements paroxystiques (même s'il ne s'y tient pas tout à fait), les gens parlent, très doucement, parfois de dos, parfois en même temps, **sans amplification. Aucune musique**, aucun ajout sonore.

Le début est un peu dense, beaucoup de personnages et pas d'exposition (car il n'y a pas d'intrigue principale non plus) ; tous se croisent dans la salle à manger au centre d'une maison desservie par des passerelles de bois (on ne voit donc que les actions de ceux qui y sont à ce moment précis) ; la pièce s'achève sans clôture réelle et en tout cas sans chute (les personnages regardent des photos d'une action qui n'a pas été vue sur scène et qui n'a pas de lien direct avec les actions passées...).

De la conversation brute, **gratuite**, détaillée.



Les thèmes de conversation

Dans cette maison où toutes les classes se croisent (de la servante des voisins qui ne comprend pas le japonais et les usages jusqu'au maître de maison, en passant par l'oncle fantasque ou la petite servante qui a appris à parler le japonais, auxquels s'ajoutent les invités, celui de la fille cadette ou celui de l'étudiant au pair...), les sujets sont nombreux.

¶ Les **clichés** bien sûr, relayés ou discutés, à commencer par ceux sur les Coréens. Peuvent-ils être aussi éduqués que les Japonais ; sont-ils vraiment aussi paysans qu'on le dit ; ou bien faut-il tout simplement les élever dès le berceau, comme la petite servante Tahiki qui parle si bien le japonais ?

Les **Coréens** sont perçus avec condescendance (mais sans aucune méchanceté, ni mépris), même par les servantes locales – pour le spectateur européen, difficile de se rendre compte à leur accent si elles sont japonaises ou « coréennes éduquées ».

Ces petites histoires s'étendent à toute la vie : quand il est incidemment question des **Suisses**, on parle tout de suite des chocolats, de leurs montres – exactes – et l'on cite les Alpes, tout en faisant remarquer que les Alpes, ils ne les ont pas faites...

¶ L'obsession de la fille aînée pour la **littérature** et les questions d'**universalité**. À ses yeux, l'occupation se justifie surtout par l'avantage que procure l'existence d'un seul pays pour la production et la compréhension de littérature. Au demeurant, les Coréens, s'ils s'instruisent, pourraient eux aussi avoir une littérature (« même les Coréens » est une figure courante sur le plateau). Avec un esprit très ouvert qui se coule sans difficulté dans les perspectives de la colonisation militaire, elle montre ainsi le revers naïf et généreux des intentions coloniales.

Sa discussion avec les servantes – la famille est assez libérale, elle laisse les domestiques utiliser la grande table et les autorise à parler coréen lorsqu'elles sont seules – culmine dans la question vertigineuse : le **hai-ku** emblématique de Masaoka Shiki « Croquant un kaki, la cloche résonne – Hôryûji » (et ses nombreuses allitérations) aurait-il pu être écrit dans une colonie du Pacifique (Iojima, je crois), où il n'y a même pas de kaki ? Purement du débat de premier degré, d'esthètes assez peu avancés, mais qui font miroiter beaucoup d'aspects, *a fortiori* lorsqu'il se tient par-delà les classes et les nationalités.

¶ Des remarques irrévérencieuses des servantes, de petites chamailleries plaisantes des maîtres... le tout se déroule donc sur **un ton qui ne cherche pas la profondeur et ne rejette pas la légèreté**, malgré le choix d'un moment dramatique de l'histoire du Japon – l'auteur est opposé à la colonisation, mais ne prend pas le parti d'une démonstration, heureusement.

¶ Et **mille choses parfaitement indifférentes** (comment les baleines allaitent-elles dans la mer ?), qui constituent la conversation du quotidien – et, chose étonnant, sans jamais tomber dans la platitude, on est sans cesse intéressé.

Les événements

Malgré le principe annoncé de ce théâtre, qui se veut naturel, sans rechercher la tension d'une intrigue et les événements paroxystiques, Hirata sait écrire, et plusieurs situations maintiennent l'intérêt et accompagnent l'ensemble de la pièce.

♦ Le **mariage de la cadette** se prépare : elle a longuement correspondu avec un homme qu'elle n'a jamais vu, et la famille se prépare à le recevoir le jour où l'action se déroule, alors qu'il passe en Corée (sous un prétexte professionnel dont la véracité est discutée). Celle-ci se défend de toute la romance, mais son attitude laisse percevoir l'espérance sans trop d'ambiguïté – et la famille en est persuadée.

♦ Ancien camarade de classe de l'étudiant au pair qui vit dans la maison – sorte de compère subventionné du fils aîné – **un illusionniste** se présente sans être attendu. Il reste longuement dans la salle à manger tandis que les conversations des gens de maison et de la famille se succèdent.

Manifestement assez peu compétent, il se fait prier pour exécuter des tours, et ne parvient guère qu'à annoncer qu'il y a du brouillard à Londres. En fouillant dans sa valise, les autres personnages découvrent des torrents de balles de ping-pong dans un compartiment, des foulards infinis dans le second.

Parti aux toilettes en laissant ses chaussures à l'entrée et sa valise près de sa chaise, il disparaît, et personne ne parvient à le retrouver, pas même son assistante qui vient ensuite sonner à la porte. Ces deux étapes demeurent au premier ou second plan de l'essentiel du temps passé sur scène.

♦ **Fugue du fils aîné**, principal coup de théâtre de la pièce et façon de créer une atmosphère de fin. Celle-ci n'a cependant rien d'inhabituel, et la famille attend patiemment l'heure pour recueillir le fugueur à la gare avant le train – non sans avoir dîné, car il ne mange pas lorsqu'il a fugué.

♦ Dans le même temps, **l'oncle amoureux se prépare à s'enfuir** avec son amoureuse secrète, **vers Saint-Pétersbourg**, sans que l'on puisse bien juger de la raison, ni s'il souhaite vraiment le faire. Nous n'attrapons que des instants de vie incomplets.



Le résultat scénique

Domine avant tout le **plaisir de la conversation**, dans un **japonais très chantant**. Tout se déroule dans un **quotidien simple et assez peu tendu** – même la fugue, dont on ne connaît d'ailleurs pas l'épilogue.

Il en va de même pour le reste : la pièce pourrait se nommer *En attendant Tanokura*, tant la figure de l'hôte inconnu mais attendu (pour qui la cadette soupire) innerve toute la durée de la pièce et toutes les relations de la famille avec les arrivées extérieures... sans qu'on aperçoive jamais le voyageur annoncé. Et l'on n'aura jamais d'informations à son sujet – retard, légèreté, mépris, catastrophe... Il est une sorte de point d'horizon impossible à atteindre, mais qui structure tout le reste autour de sa potentialité.

Quant au magicien, on ne le retrouve jamais non plus, et sa disparition injustifiée offre une **touche de surnaturel déstabilisante et charmante** – la grosse blague comme le fantastique paraissent ici tellement hors sol...

Dans l'ensemble de la pièce, **pas une once de démonstration**, tout paraît simple, agréablement présent, gratuit. Ce qui peut paraître précieux ou artificiel au cinéma (la contemplation d'un quotidien peu trépidant) est ici, avec la dimension physique du théâtre (présence des comédiens, voix sans truchement...), assez captivante et touchante, du moins si l'on est sensible à cet **art de la conversation**.

Quelques citations

(Parfois reproduites en substance.)

→ « Le plan de la maison est tellement compliqué qu'on a perdu plusieurs servantes. On les a retrouvées ensuite momifiées. »

→ « Grand-père dit qu'il y aura la guerre. Quand les toupies sont à la mode, il y a des guerres. »

→ « Les belles-mères [coréennes], à la fin des fins, ce sont toutes des Kim. »



J'aurais cru assister à un essai un brin conceptuel, surtout plaisant par le dépaysement de la langue (qui, aussi joliment dite par les membres du **Seinendan théâtre Agora de Tōkyō**, dirigés par **Oriza Hirata** en personne, fait effectivement beaucoup pour le charme d'ensemble), mais c'est en définitive une expérience réellement facile d'accès et complètement jubilatoire.

Je suis assez persuadé, en réalité, que cette pièce doit très bien soutenir la seule lecture. Dans l'attente, elle est donnée (ainsi que sa suite de 1919, convoquant les mêmes personnages, que j'irai voir demain) à Gennevilliers, puis la semaine prochaine à Pontoise, au sein d'une tournée européenne dont je n'ai pas vérifié les dates.

13 novembre 2016

"Gens de Seoul 1909/Gens de Seoul 1919", de Oriza Hirata : l'ordinaire de l'occupation



© Tsukasa Aoki

Gens de Seoul 1909 - Gens de Seoul 1919

Texte et mise en scène de Oriza Hirata

Avec Kenji Yamauchi, Hiroko Matsuda, Hideki Nagai, Mizuho Tamura, Ruriko Temmyo, Kenichi Akiyama, Yukiko Kizaki, Kumi Hyodo, Yozo Shimada, Hiroshi Ota, Suhkye Shin, Reiko Tahara, Tadashi Otake, Madoka Murai, Masayuki Yamamoto, Yuri Ogino, Natsuko Hori, Tsuyoshi Kondo, Taichi Ishimatsu, Minami Inoue, Kanami Kikuchi

Le metteur en scène japonais Oriza Hirata n'est pas vieux (54 ans), mais avec la présentation de "Gens de Seoul 1909" au T2G, force est de constater qu'il s'est écoulé beaucoup de temps. Datée de 1989, autrement dit à la moitié de la vie actuelle de Hirata, la pièce laisse planer, à sa vision, une sorte d'intemporalité. Elle a beau ancrer son histoire sur un point précis du temps, révélée par le titre (l'occupation de la Corée par le Japon), le propre de son mouvement narratif est de figer ce temps, de ne pas l'inscrire dans une dynamique temporelle particulière (par exemple en affichant une progression, de l'ordre de la conquête d'un territoire avant qu'un état de fait soit établi).

La force troublante de la pièce repose précisément sur la façon qu'a Hirata de plonger ses personnages dans une quotidienneté que rien ne vient troubler. La violence que suppose toute idée d'occupation est totalement filtrée par une représentation de gestes banals, répétés, de comportements sommaires, d'autant plus éloquents ici qu'ils font partie du *modus vivendi* japonais (courbettes, servir le thé). Qui plus est, elle est rendue à travers la vision d'une famille bourgeoise et de leurs proches, à la fois modèles de courtoisie, mais dont l'élévation sociale ne masque pas l'adhésion à un état jamais remis en cause. En concentrant ce sujet historique dans une maison, Hirata le donne à voir par un prisme réduit, en mettant simplement en présence les bourgeois japonais et leurs domestiques.

Attractions-visuelles.com – Dimanche 13 novembre 2016
(Suite de l'article)

Nul doute que dans le rapport de cette famille avec leurs domestiques, règne une bienveillance (notamment en louant la qualité de leur pratique du japonais), mais ces rapports où la violence devient étouffée n'en révèle pas moins toute la densité de ce qui se passe réellement. Elle éclate particulièrement dans la séquence relatant l'impossibilité de l'existence d'une littérature coréenne, en la rapportant à une spécificité linguistique. Manière d'essentialiser, sous une forme infantilisante, l'identité d'un peuple.

Par cette approche relative, Oriza Hirata échappe complètement à la pièce de théâtre engagée, fondée uniquement sur de la dénonciation. Son talent d'artiste tient à cette projection "objective" sur ses personnages, où il s'agit plus de rendre compte de leur quotidien. Mais surtout, son théâtre, que l'on peut qualifier de pointilliste, s'organise de façon telle que l'on y trouve pas de point d'orgue narratif. La multiplicité des personnages, incarnés par 18 comédiens, renforce ce sentiment d'un étalement des scènes. Un réalisme qui se manifeste aussi par des séquences où les personnages s'expriment dans différentes scènes simultanément. Hirata défait complètement le centre dramatique de sa pièce pour donner, in fine, à ses protagonistes la même importance. Et quand d'aventure un mystérieux personnage se revendiquant magicien se présente, il y a une certaine ironie à le voir non pas occuper une place centrale dans la fiction, mais purement et simplement disparaître.

Avec "Gens de Seoul 1919", on prend les mêmes et on recommence : même famille bourgeoise, même comédiens augmentés de trois personnages. L'ancrage historique est toujours identique, la scène du théâtre de Gennevilliers n'a évolué en rien. En cela, voir les deux spectacles à quelques jours de distance renforce non seulement la cohésion dramatique du projet de Oriza Hirata, mais assoit encore plus l'idée d'un temps suspendu où cette famille, quelque soient les événements se déroulant dans le monde, continue à vivre dans cette bulle d'auto-satisfaction.

Des événements extérieurs, il y en a pléthore dans "Gens de Seoul 1919", et ils sont, là aussi, relatés discrètement, comme des petites marques temporelles permettant de se situer, et de distiller le passage du temps. Il y a notamment le désir exprimé par une femme d'aller voir "Intolérance", le chef d'œuvre muet de David Wark Griffith, sorti aux Etats-Unis en 1916 ; la référence à la deuxième guerre mondiale, à travers une Europe "perturbée". La pièce, plus que "Gens de Seoul 1909" dénote une conscience extérieure de la part des personnages, sans pour autant les extraire d'un aveuglement satisfait. Car ils ne voient tout simplement pas ce qui se passe à leur porte, c'est-à-dire l'imminence de la proclamation de l'Indépendance de la Corée. Oriza Hirata rend compte de ce moment avec des notations, là encore, particulièrement discrètes, mais dont la portée va crescendo.

C'est par un travail sur la question de la langue que les personnages essaient d'approcher de cette réalité qui leur échappe : un tract que l'on tente de décrypter, en rapportant une expression à sa conversion japonaise - manière encore de nier la portée de la langue coréenne, en tentant d'en recouvrir le sens, pour finalement simplement différer l'accès à la compréhension d'une situation. Hirata rend compte magistralement, par les seuls mots de ses personnages - sans qu'on y sente aucun soupçon - la montée d'une révolte, par leur façon d'évoquer un nombre de coréens dans les rues plus important que d'habitude. Travail sur la neutralité de la langue, sur l'atténuation de tout effet dramatique spectaculaire, mais qui ne rend pas moins compte de la force d'une marche en avant.

Attractions-visuelles.com – Dimanche 13 novembre 2016
(Suite de l'article)

"Gens de Seoul 1919" se veut pas ailleurs plus caustique que son opus précédent. Et c'est par une dimension foncièrement comique que s'exprime ce mouvement. Hirata n'hésite pas ainsi à mettre à mal certains aspects de la culture ou du caractère japonais en plongeant ses personnages dans une mécanique purement bouffonne. C'est principalement à travers le lutteur de sumo qu'éclate cette intention, nous offrant de vrais passages hilarants. Entre un protagoniste obligé de répondre à tout ce qu'on lui demande par des "Excellent" et le fait que les femmes touchent son ventre - jusqu'à ce qu'on lui tape dessus -, c'est une véritable figure de pleutre infantile que Hirata dépeint.

Qui plus est, ce sumo, à l'inverse de "Gens de Seoul 1909" installe une petite dose d'anarchie en présence des femmes, lorsqu'il réclame à manger. Le voir engloutir le contenu d'un récipient où finir les tasses de thé indique à quel point l'ordre, si spécifique à la culture japonaise, se trouve ébranlé, sans toutefois renvoyer à une quelconque révolte. Hirata va jusqu'à douter de l'authenticité du sumo japonais en général en lui attribuant, par la bouche d'un de ses protagonistes, des origines mandchoues. Et comme dans "Gens de Seoul 1909", ce personnage qui a du poids dans la fiction, disparaît sans demander son reste.

Dans cet univers en demi-teinte, où prédomine l'entre-soi, les comédiens excellent à proposer un jeu tout en finesse et en délicatesse, avec pourtant cette capacité à explorer un champ inattendu où l'absurde se glisse, par des gestes soudain amplifiés, comme si la mécanique si bien huilée se grippait, pour les faire entrer dans une zone d'inconfort. Dans sa façon de distribuer à ses comédiens des dialogues en leur laissant la possibilité d'exister sans écraser l'autre, Hirata évoque évidemment le théâtre de Tchekhov. Mais on ne manquera pas non plus de voir dans cette finesse, cette attention aux différents rôles, une référence à Ozu, dont la marque était de porter très haut la délicatesse, tissu essentiel entre les personnages.

« Gens de Séoul 1919 » de Oriza Hirata

Du 12 au 14 novembre 2016



NOTRE AVIS : UNE RÉUSSITE

On prend les mêmes et on recommence ? Pas tout à fait. Après nous avoir présenté la famille Shinozaki dans *Gens de Séoul 1909*, Oriza Hirata nous propose de les retrouver dix ans plus tard, toujours gentiment à côté de la plaque, et plus drôles que jamais...

“

Je préfère les gens
d'ici, secs mais polis,
aux gens moites de la
métropole.



La pièce en bref

Après *Gens de Séoul 1909*, nous revoilà assis dans la salle à manger des Shinozaki, famille de japonais émigrée en Corée au début du siècle. À un détail près : dix années ont passé, et la colère du peuple coréen atteint le point de non retour en cette matinée du 1er mars 1919. Si hors des murs la révolte gronde, rien ne semble perturber le délicat ennui des Shinozaki, tout occupés qu'ils sont à deviser sur un Occident fantasmé et à palper la panse d'un sumo invité pour l'occasion en poussant des cris d'orfraie.

Alors que *Gens de Séoul 1909* posait les bases d'une période d'expansion coloniale florissante, nous voilà face à une famille ne réalisant pas le moins du monde que son univers est en train de changer, et le départ fracassant — néanmoins assorti d'une petite courbette d'usage — des deux domestiques coréennes à l'annonce du mouvement d'indépendance n'y change rien. En dix ans, chacun des personnages a gagné en profondeur et en humour, et le ton du deuxième volet de cette pentalogie d'Oriza Hirata en est transfiguré par rapport au précédent. De quoi attendre la suite avec la plus grande impatience.



Alicia Dorey

Co-fondateur

Va au théâtre 7 fois par semaine



ON A AIMÉ

- Le chant final au son de l'harmonium, très enthousiasmant.
- Le sumo qui explose en sanglots après une pichenette dans le bas-ventre.



ON A MOINS AIMÉ

- Ne pas saisir toutes les subtilités de jeu en raison de la densité du texte qui défile en surtitres.



AVEC QUI FAUT-IL Y ALLER ?

- Celui avec qui vous êtes allés voir *Gens de Séoul 1909*.



ALLEZ-Y SI VOUS AIMEZ

- Les déclarations d'indépendance.
- Les costumes d'époque (robes de soie, couleurs vives et chignons volumineux à tous les étages.)

Infos pratiques



Mise en scène
Oriza Hirata



Dates
10 au 14 nov. 2016



Horaire
20h30 (lun-sam)
15h (dim)



Durée
1h50



Adresse
Théâtre de
Gennevilliers
41 avenue des
Grésillons
Gennevilliers



Avec
Kenji Yamauchi, Hiroko Matsuda, Hideki Nagai, Mizuho Tamura, Ruriko Temmyo, Kenichi Akiyama, Yukiko Kizaki, Kumi Hyodo, Yozo Shimada, Hiroshi Ota, Suhkye Shin, Reiko Tahara, Tadashi Otake, Madoka Murai, Masayuki Yamamoto, Yuri Ogino, Natsuko Hori, Tsuyoshi Kondo, Taichi Ishimatsu, Minami Inoue, Kanami Kikuchi



Prix
-30 ans : 11€
+30 ans : 22€

Gens de Séoul 1909 et 1919 de et mes Oriza Hirata au Théâtre de Gennevilliers

Avec les deux pièces qui ont été présentées dans le cadre du Festival d'Automne, au Théâtre de Gennevilliers, *Gens de Séoul - 1909* et *Gens de Séoul - 1919*, le metteur en scène et dramaturge japonais, Oriza Hirata, fait une fois encore la démonstration de ce qu'il appelle le théâtre calme. Des gens ordinaires, qui parlent une langue ordinaire, sans coups de théâtre, sans drames, sans effets. Mais sous cette apparence si tranquille, la violence est toujours sous-jacente, la tragédie en filigrane, la réflexion indispensable.

La date de 1909 n'a pas été choisie au hasard. L'expansion coloniale japonaise a débuté en Corée en 1905 et 1910 sera l'année de l'annexion. Celle de 1919 non plus mais la datation est plus précise en réalité car il s'agit du 1er mars, jour



de l'indépendance déclarée par un mouvement politique coréen (la répression exercée par les Japonais sera terrible, les historiens évoquent le chiffre de 7000 morts). Bien entendu, ce contexte historique parfaitement connu des Japonais et des Coréens n'est pas explicité.

Gens de Séoul est une pentalogie qui suit à travers le temps une même famille de Japonais vivant en Corée dont nous ne voyons donc qu'un dyptique. Les

Shinozaki possèdent une papeterie, ce sont de bons bourgeois aimables avec leurs employés et domestiques, mais

au fond des colons paternalistes qui éprouvent pour tout ce qui est coréen un mépris parfois amusé (la nourriture), toujours infini (la langue qui ne peut permettre aucune littérature) ou la surprise éprouvée par la jeune femme qui a passé un an "en métropole" et constaté que toutes les tâches subalternes étaient exécutées par des Japonais, ce concept de "Japonais pauvres" la sidère.





Les deux pièces se déroulent dans la même salle à manger où viennent discuter les membres de la famille de tout et de rien, tandis que gravitent autour d'eux les domestiques qui font le ménage ou apportent le thé, des invités, des personnages

saugrenus comme

dans la première pièce un illusionniste assez peu doué qui finira par disparaître, ne laissant derrière lui que sa mallette et ses chaussures ou dans la deuxième un Sumo – un "vrai" selon son imprésario – qui disparaîtra lui aussi, peut-être en fuite pour la Mandchourie, ce refuge des Coréens pendant l'occupation.

Mais d'autres personnages partent aussi sans retour, une fois sortis du champ, on ignore ce qui leur arrivera par la suite comme un fils qui fugue, un oncle qui s'enfuit, ou dans la deuxième pièce les domestiques coréens qui vont tour à tour partir rejoindre les manifestations



laissant la famille à peine surprise tant ils ignorent ce qui peut se passer autour d'eux. D'autres encore n'apparaissent jamais comme le fiancé d'une des jeunes filles ou le chef de famille probablement atteint par l'épidémie de grippe espagnole. Dans ce contexte badin, Hirata introduit des éléments comiques surtout dans la deuxième pièce, le Sumo par exemple, ce héros tant attendu, s'avère pleutre, goinfre et pleurnichard. La deuxième pièce se termine en chansons cocasses alors que la révolte gronde au-dehors.

Et tout cela est parfaitement maîtrisé, les comédiens (très nombreux) sont excellents, les temps morts millimétrés, la musique et la langue même si on ne comprend que les sous-titres un ravissement.

Photos Tsukasa Aoki

L'oeuvre de Oriza Hirata est publiée aux Solitaires Intempestifs.

S'agit-il d'une « Comedia del Arte Nippone ? »

14 NOV. 2016 | PAR CLAUDE GLAYMAN | BLOG : LE BLOG DE CLAUDE GLAYMAN



Gens de Séoul 1909 © Tsukasa Aoki

Présent au Festival d'Automne à plusieurs reprises, Horiza Hirata, auteur et metteur en scène japonais, pour notre part jamais applaudi car jamais vu est présent cette saison, en compagnie de plusieurs autres artistes de la même origine. Il a présenté au « T2G »

« Gens de Séoul 1909, suivi de 1919 », en deux parties.

Parlé dans la langue originale, complété des paroles coréennes, le tout sur-titré sur grand écran. Ces « Séouls » ont pour trame les débuts de colonisation de la Corée par le Japon et le premier jour de son indépendance.

La difficulté à suivre un discours obscur et une distanciation totale avec ses stéréotypes des situations coloniales que nous connaissons, ô combien, en Occident expliquent, sans doute, la difficulté de notre adhésion. La non-violence relative du spectacle de la famille japonaise Sinosaki « bourgeois » du lieu recevant des relations durant une sorte de week-end. Certes on a bien observé que les domestiques, assurant le déroulement des agapes, présente bien des traits d'une véritable servitude, en particulier ces sortes de genéfluxions d'essence impériale lorsqu'ils s'adressent à leurs maîtres en des gestes et, probablement des paroles typés

Comédie à l'italienne, ou proches de certains films, de Luis Bunuel ...par l'incessant mouvement des personnages, nombreux qui entrent, accomplissent leur mission, et se hâtent de quitter la scène. Sans compter d'étranges visiteurs, extérieurs qui, également, traversent la scène et déposent leur petit rôle. D'où un rythme incessant accompagné de paroles, semble-t-il banales, « Je l'envoie à Tokyo » dit le père de famille par exemple, s'agissant d'un membre de sa famille. Ah ! Tokyo, la capitale inspirante aux yeux de ces provinciaux. Dont on devine cependant l'inquiétude due à leurs rapports avec les Coréens et leur pays. Dans la partie se déroulant en 1919, à l'évidence plus comique,



Gens de Séoul 1919 © Tsukasa Aoki

On vivra cependant la prise de leur Indépendance par les Coréens, le jour même du 1er Mars 1919, alors que la Corée, ne sera libérée des Japonais qu'en 1945.

Ignorant l'Histoire de ces pays et de ces peuples on est tout de même frappé par une sorte de non-violence, le climat ouaté de ces séquences ; n'ignorant pas que le souhait d'Horiza Hirata est de créer des atmosphères et non porter des jugements qu'il laisse aux spectateurs, à eux, mais en connaissance de cause !

Il s'agit d'un tamis qui filtre ce qui se passe. On n'est pas chez Shakespeare, ni même chez Racine ! Et il est frappant que toujours en 1919, les dames d'une grande élégance, notamment, celle de leurs chapeaux, papotent autour du mariage. Elles ont tâté le gros « sumo » tandis que l'un d'eux inventait alors ce nouvel arrivant en Suisse. !

Claude Glayman

Automne

1

GENS DE SÉOUL 1909

MISE EN SCÈNE ORIZA HIRATA

T2G – THÉÂTRE DE GENNEVILLIERS

« Oriza Hirata, metteur en scène parmi les plus reconnus de l'avant-garde japonaise, s'attache dans son travail à montrer un tout petit monde pour dire en filigrane le très grand qui l'estampe. »

AU TEMPS DES COLONIES

— par Martine Silber —

« Gens de Séoul 1909 », d'Oriza Hirata, auteur et metteur en scène japonais, est la première d'une série de quatre pièces fondée sur le suivi d'une même famille au fil des années. La date ne tient pas au hasard : en 1905, le Japon a commencé son expansion coloniale en Corée. En 1910, l'annexion sera officielle. Figure du renouveau théâtral au Japon, Hirata a sa propre compagnie, Seinendan, où il a mis en place ce qu'il appelle le « théâtre calme », fondé sur l'observation de la vie quotidienne, les détails, la langue parlée. La pièce a déjà été montée en France par Frédéric Fisbach au Festival d'Avignon 2006, puis par Arnaud Meunier, la même année. La mise en scène de Hirata est douce et fluide, mais la gestuelle, le maniement des temps morts, la diction, l'accentuation (que l'on entend bien même si on lit les sous-titres) nous surprennent tout autant que la présence d'une vingtaine d'actrices et acteurs sur scène. Sous ce calme apparent, le texte prend alors toute sa force : les Shinozaki sont des Japonais expatriés en Corée, où ils possèdent une papeterie fondée par le grand-père. Il y a le père et sa seconde et jeune épouse, les fils et les filles. On les regarde vivre le temps d'un après-midi dans la maison familiale. Mais peu à peu, on décèle sous les propos apparemment anodins l'attitude de colons convaincus de leur supériorité vis-à-vis de leurs voisins, employés, domestiques coréens. La nourriture, les coutumes et même la langue – qui ne saurait donner de la littérature – sont commentées avec une arrogance tranquille.

UNE FAMILLE TRANQUILLE

— par Laura Aknin —

Une heure et demie passée en 1909 dans le salon d'une riche famille japonaise, les Shinozaki, colons immigrés en Corée. Le maître et la maîtresse de maison, leurs enfants, un oncle, les domestiques... Ils discutent, reçoivent des invités, prennent le thé. On évoque les pieuvres, le travail à Tokyo, la énième fugue du fils, le retour au pays, un risible voisin, la magie, l'attente d'un possible fiancé. C'est tout à fait le « théâtre aquarium » d'Oriza Hirata qui se joue sous nos yeux. Les personnages vaquent chacun à ses occupations, à ses attentes plus importantes que la guerre menaçante ou l'agitation du dehors. Hirata montre l'homme dans ce qu'il a de plus simple et individualiste. Rien ne semble grave, tout pourrait s'arranger. Les multiples allées et venues des personnages, départs et retours dans l'unique pièce principale de cette grande maison créent un attachement progressif pour ces gens qui se dévoilent doucement. On revient sans cesse aux mêmes histoires et actions qui, en contraste avec la multitude d'entrées et sorties des personnages, ne progressent que très lentement, de manière calme et naturelle. On est comme invité dans un espace en suspension que rien ne peut altérer. Ce rythme très particulier propre au travail d'Oriza Hirata est cependant parfois déroutant, difficile à suivre. Si on est à l'occasion ennuyé, on en est désolé. Hirata fabrique avec grande minutie un théâtre réaliste, rien sur scène ne sera donc résolu ou annoncé, ce n'est qu'une heure et demie passée.

« Les peuples ne sont pas innocents »

Le dramaturge japonais Oriza Hirata retrace l'annexion de la Corée dans « Gens de Séoul »

ENTRETIEN

Le festival d'automne re-ferme le beau programme japonais de son édition 2016 avec Oriza Hirata, qui présente *Gens de Séoul 1909* et *Gens de Séoul 1919*. A 54 ans, cet auteur-metteur en scène est la figure de proue du théâtre nippon, qu'il a renouvelé en introduisant un style contemporain parlé. Oriza Hirata est aussi un homme d'expériences : il a été le premier à introduire sur les scènes des androïdes, comme on a pu le voir en 2012 avec *Sayonara ver.2* et *Les Trois Sœurs version androïde*, deux spectacles qui marquent d'une pierre blanche l'union de l'art et de la science. *Gens de Séoul 1909* et *Gens de Séoul 1919* sont les deux premières pièces d'une série qui en compte cinq et retrace l'histoire de l'annexion de la Corée par le Japon (1910-1945). Tout se passe dans le salon d'une famille de colons, des commerçants, à Séoul. Le quotidien et les grandes heures s'enlacent, le jeu des comédiens est magnifique, la mise en scène en apesanteur, comme dans les films d'Ozu, une des références d'Hirata, qui donne les clés de son entreprise : porter un autre regard sur une page d'histoire.

Comment vous enseignait-on l'annexion de la Corée, à l'école ?

On expliquait que la colonisation était mauvaise. Mais il y a deux problèmes dans l'enseignement de l'histoire, au Japon. D'une part, on enseigne peu l'histoire contemporaine de notre pays. On connaît mieux Napoléon que le soulèvement du 1^{er} mars 1919, qui a fondé le mouvement pour l'indépendance de la Corée. D'autre part, il y a la question de la bombe atomique. Jusqu'en 1944, le Japon, allié à l'Allemagne, a cru qu'il allait gagner la guerre. Le traumatisme de Hiroshima et de Nagasaki, en 1945, a été si terrible que les Japonais ont eu tendance à se considérer comme victimes, et non coupables. Ces deux points biaisent la vision de l'histoire.

Beaucoup de romans et de pièces parlent de la colonisation de la Corée. Systématiquement, vous y trouvez un militaire méchant, un commerçant méchant, un politique méchant. Mais, comme je le montre dans *Gens de Séoul*, à l'époque, c'étaient plutôt les citoyens normaux qui étaient pour l'annexion. Le Japon venait de gagner la guerre contre la Russie, les gens se disaient : « Comme nous sommes très pauvres, il vaut mieux avoir un territoire colonisé, pour accroître notre richesse. » Ils étaient un peu

comme les Américains qui ont élu le président Trump.

C'est-à-dire ?

Je pense que les peuples ne sont pas innocents. C'est toujours l'inconscient des peuples qui influence la politique.

Que racontent les trois dernières pièces de la série « Gens de Séoul », non traduites en français ?

Toujours l'histoire de la même famille, en 1929 et en 1939. La dernière pièce, elle, se passe au Brésil, où la famille japonaise a émigré.

Quel lien faites-vous entre la colonisation de la Corée et cette émigration ?

Beaucoup de Japonais ont émigré au Brésil, pour des raisons économiques. Je voulais en faire une pièce, parce qu'en japonais un même mot désigne la colonisation et l'émigration. Littéralement, il se traduit par « planter le peuple ». Les Japonais ont du mal à distinguer entre les deux acceptions. Ils n'avaient pas conscience de dominer la Corée. Pour eux, c'était comme se déplacer pour mener ses affaires. Ils ont cru gagner, et ils ont tout perdu, en 1945. Au Brésil, ils ont d'abord vécu dans la misère et, aujourd'hui, les descendants des émigrés japonais font plutôt partie des classes sociales aisées. Je voulais montrer l'ironie de l'histoire, à travers le double sens de « planter le peuple ».

Allez-vous écrire une sixième pièce, sur 1945 ?

Pour le moment, je n'y arrive pas, parce que plus l'histoire avance, plus les Japonais en Corée deviennent fous, et ce n'est pas intéressant de montrer des fous sur un plateau. Je voudrais continuer à décrire des gens qui commettent des crimes et sont normaux. J'ai aussi un autre problème : à la fin des années 1930, des Coréens ont contribué à l'occupation japonaise. Si je le montre, je risque de conforter les conservateurs japonais qui justifient la colonisation en se servant de cet argument. J'écrirai peut-être, mais avec un auteur coréen. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR
BRIGITTE SALINO

Gens de Séoul 1909 et *Gens de Séoul 1919*, de et mis en scène par Oriza Hirata. Les 17, à 19 h 30, et 18, à 20 h 30, à L'Apostrophe-Théâtre des Louvrais, place de la Paix, Pontoise (Val-d'Oise). Tél. : 01-34-20-14-14. De 6 € à 24 €. Les pièces sont publiées aux Solitaires intempestifs.